

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 4

MONTREAL, 1er AOUT 1896

No. 96

**SOMMAIRE**

Nouvelle grave: Condamnation de deux évêques par la Cour de Rome; Mgr Lafèche et Mgr Langevin remis à l'ordre, *Libéral*—Monsieur Douteux, *Pierre Lerouge*—Collège français à Montréal, *Universitaire*—Une offre mal accueillie, *Magister*—Encore l'ex-V. R. U. L. M., M., l'affaire se corse, Suite, *Catholique*—Processions et bénédictions, *Trifluvien*—Entre catholiques et protestants, *Moderne*—Nave consolation, *Tristan*—Sur le pouce: une vocation, *Georges Auriol*—La parole en public, *Le Courrier de France*—Feuilleton, Rome, (*Suite*) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

**NOUVELLE GRAVE**

Condamnation de deux évêques par la Cour de Rome

Mgr Lafèche et Mgr Langevin remis à l'ordre

La *Minerve* de jeudi matin nous arrive avec la note suivante, dont le ton lugubre sonne bien le glas de l'autocratie cléricale au Canada :

**SOUS TOUTES RÉSERVES**

On dit que des nouvelles, arrivées ces jours-ci de Rome, pourraient bien, si elles se confirmaient, amener d'étranges complications. Dans l'ensemble, elles seraient défavorables par l'attitude prise durant les dernières élections à plusieurs membres des plus distingués de l'épiscopat. La lettre collective des Evêques aurait, ajoute la rumeur, reçu l'approbation en haut lieu, ainsi que le mandement d'un évêque dont le siège

pas à cent lieues de Montréal et dont l'extrême modération fut fort remarquée dans le temps. L'archevêque de St-Boniface n'était pas encore arrivé dans la capitale du monde catholique au départ des lettres qui apportent les nouvelles ci-dessus ; mais, on regardait comme très probable que Mgr Langevin à son retour à St-Boniface aurait à modifier dans certaine mesure le programme de ses revendications.

Il n'y a pas à se tromper ; on peut lire entre les lignes :

Mgr Langevin et Mgr Laflèche ont attrapé de la Cour de Rome la semonce que méritaient les grossières insultes de l'un et les insolentes bravades de l'autre.

Le REVEIL n'abusera pas de la victoire.

Au milieu de la lutte, il a dit à ces deux brandons de discorde épiscopaux tout ce qu'il avait à leur dire.

La nouvelle transmise par la *Minerve* prouve que nous avons eu raison en Cour de Rome.

Cette justice rendue nous suffit.

Elle prouve une fois de plus que le REVEIL, si décrié, est un guide sage et sûr qui reflète toujours la grande voix de Dieu, puisqu'il pousse bien haut le cri du peuple, le cri de : *Liberté!*

LIBERAL.

## MONSIEUR DOUTEUX

Connaissez-vous Monsieur Douteux ?

Mais, certainement. Il est légion.

Vous entrez dans un comité électoral et vous demandez des nouvelles de votre candidat. Qu'est-ce qu'on vous répond ?

— Nous avons une majorité de tant, sans les Douteux.

Ou bien :

— Notre majorité est de tant, avec les Douteux.

Et c'est ainsi que M. Douteux se taille

un personnage intéressant dans l'humanité.

Pendant la période électorale, Monsieur Douteux concentre sur lui toute l'attention. Il trône et il pérore.

Vous le voyez passer de groupe en groupe, se faufiler de bureau en bureau, de comité en comité, toujours le verbe haut, le chapeau campé solidement sur l'oreille et tutoyant nos grands hommes d'élection.

Car elle existe, cette variété sublime : le Warwick à tant par jour, et c'est dans la famille Douteux qu'on la récolte. Plus un homme se tare dans un parti, plus il devient précieux pour le parti adverse, en vertu de ce qu'on se chuchotte à l'oreille : il connaît toutes leurs saletés.

Leurs représentent les anciens amis du faiseur de roi dont il a abandonné la fortune, quitte à la reprendre ensuite ; comme les vieux grenadiers qui marchaient à la rencontre de Napoléon débarqué de l'Île d'Elbe, avec l'aigle caché dans le fond des shakos à la cocarde blanche.

Lorsque le vieux chef parut, les cocardes sautèrent au vent, et les aigles étalèrent leurs ailes triomphales sur les flancs des tromblons si longtemps vainqueurs.

Chacun de ces Gaudissart du suffrage populaire qui président aux saturnales anté-électorales a son double jeu de boutons, cocardes et drapeaux.

Le jeu ouvert est celui du parti pour lequel on travaille : c'est ce qu'on appelle alors *notre* parti.

Le jeu caché, inavoué, c'est celui du parti qui triomphera peut-être demain, et qu'on nomme pour l'instant *notre* parti.

Mais que la victoire se décide, tout ce monde-là saute sur les tables et s'écrie :

Nous avons gagné !

Inutile de demander ce que veut dire ce *nous* éclatant de toutes parts, et qui choque

furieusement l'oreille des gens sincères.

Nous, ce sont tous les Messieurs Douteux, la famille, la tribu des Douteux, non pas la smala des Béni-bouffetoujours, mais la caravane des Béni-gagnetoujours.

Monsieur Douteux est le grand vainqueur ; jamais il ne perd, et jamais non plus il n'oublie de réclamer sa part.

Plus l'élection est chaude, plus Monsieur Douteux est exigeant.

Dans un comté où le candidat fut élu à la majorité d'une seule voix par 1592 bulletins, il vint 1591 électeurs demander une place sous le prétexte que chacun représentait la voix unique qui avait fait élire le député, mais ils furent bien déconcertés lorsque le candidat les mit tous d'accord en affirmant que seul le 1592<sup>e</sup> vote avait remporté la victoire. L'heureux possesseur de ce vote inappréciable, c'était lui-même qui, au dernier moment, avait déposé son bulletin pour sa propre candidature et assuré ainsi le triomphe de la bonne cause.

Ce que tous ces Messieurs Douteux ont fait un nez !

Mais ne troublons pas la joie de Monsieur Douteux ; il nage actuellement dans un océan de délices, compulsant les listes du service civil, faisant et défaisant les ministères, distribuant les honneurs.

C'est Monsieur Douteux qui accompagne les ministres en tournée, qui porte les cannes, les chapeaux et les bouquets ; c'est à lui, même, qu'on confie le soin de lire les adresses aux députés vainqueurs.

Car il faut bien un peu d'encens et de myrrhe ; le triomphe ne va pas sans les fumées accessoires !

La démocratie la plus forcenée y succombe, et cela se conçoit : la plume de paon qu'on nous passe sous le nez est si brillante et chatouille si délicatement !

Qui aurait le courage d'y résister ?

Amédée Thierry, le grand historien français, raconte qu'au temps où les Huns occupaient Padoue, un certain poète, appelé Marcellus, accourut du fond de la Calabre avec un poème latin composé à la gloire d'Attila. Il sollicita et obtint la faveur de le réciter devant lui. Ravis d'une circonstance qui leur permettait de fêter dignement leur hôte, les magistrats paduans préparèrent un grand spectacle, où furent conviés tous les personnages nobles et lettrés de la haute Italie.

Déjà la foule encombrait les gradins de l'amphithéâtre, et Marcellus commençait à déclamer ses vers au bruit des applaudissements, quand le front du barbare se rembrunit tout à coup. Le poète, suivant l'usage de ses pareils, attribuant une origine céleste à son héros, l'interpellait comme s'il eût été un dieu.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Attila hors de lui. Comparer un homme mortel aux dieux immortels ! C'est une impiété dont je ne me rendrai pas complice.

Et il ordonna que, sans désespérer, on brûle au milieu de l'amphithéâtre le mauvais poète et ses mauvais vers.

Qu'on se représente le désarroi de la fête, la surprise des spectateurs, qui n'osent remuer et voudraient bien être loin, les soldats huns chargés de brassées de bois qu'ils amoncèlent dans l'arène, puis le poète Marcellus étendu pieds et poings liés sur le bûcher, à côté de son malheureux poème. Déjà les apprêts étaient terminés et l'on approchait du bûcher les torches enflammées, lorsqu'Attila fit un signe :

— C'est assez, dit-il, j'ai voulu donner une leçon à un flatteur ; maintenant, n'effrayons pas les poètes véridiques qui voudraient chanter nos louanges !

Laissons donc, nous aussi, échapper qua-

tre-vingt-dix-neuf coupables plutôt que de punir un innocent ; récompensons, s'il le faut, quatre-vingt-dix-neuf mauvais Dou-teux plutôt que de faire tort à un bon Douteux.

C'est le dessus qu'ils comptent tous.

PIERRE LEROUGE.

## COLLEGE FRANCAIS A MONTREAL

La création à Montréal d'un collège français dans lequel l'instruction serait donnée par des professeurs de l'Université de France, et dont le personnel tout entier serait français, est une des idées qui nous hantent et que nous avons déjà souvent exposées.

La faiblesse de nos collèges, la triste éducation française des meilleurs sujets qui en sortent impose, ce nous semble, l'établissement, dans la métropole canadienne, d'une institution de ce genre, où la fleur de notre jeunesse intelligente et avide d'apprendre puisse atteindre le niveau intellectuel auquel elle aspire.

Jusqu'ici nos vœux ont été un peu platoniques ; mais, voilà qui fait renaître en nous l'espoir et la confiance.

Nous lisons dans la *Petite République*, de Paris :

Le ministre de l'instruction publique est informé de la création d'un collège français à Mexico, qui sera ouvert le 1er janvier prochain.

Le directeur de ce collège sera désigné par le ministre plénipotentiaire français à Mexico. Il recevra le logement, la nourriture et un traitement mensuel de 300 piastres mexicaines.

Les professeurs et fonctionnaires de nos Universités qui désireraient poser leur candidature sont invités à adresser d'urgence une demande, accompagnée d'une notice sur leurs antécédents, à la Direction de l'enseignement secondaire.

Ils devront justifier du grade de licencié ès-lettres et de la connaissance de la langue espagnole.

Pourquoi ne pourrions-nous pas faire à Montréal ce qui vient de se faire à Mexico ?

UNIVERSITAIRE

## Une offre mal accueillie

Quelqu'un qui peut se vanter d'avoir eu une mauvaise presse c'est à coup sûr le directeur de la *Patrie*.

Avant son départ il a lancé dans son journal une idée un peu vague, un peu confuse qui a déchaîné la tempête.

Voici ce qu'il disait alors :

" Il y a bien aussi à l'horizon, la fondation d'un " Institut libéral ", doté d'une bibliothèque, de cours et de conférences par les premiers conférenciers de France et du Canada, mais je réserve pour plus tard les détails de cette affaire qui serait fondée sur les bases les plus larges et les plus solides."

Ca n'était pourtant pas bien excitant, pas très développé et, sans la note suivante des *Nouvelles*, on n'eût pas, sans doute, bien vu clair dans le projet ; mais notre confrère l'a éclairé en ces termes :

" M. Honoré Beaugrand, directeur de la *Patrie* parle dans son article d'hier de la fondation à Montréal d'un " Institut Libéral ", doté d'une bibliothèque, etc.

" Or, il s'agit tout simplement de la bibliothèque personnelle de M. Beaugrand lui-même et qui comprendrait presque 8,000 volumes, M. Beaugrand serait tout disposé à donner sa collection de livres pour inaugurer une bibliothèque publique ici.

Quoi de plus naturel ?

Comme propriétaire de la *Patrie*, M. Beaugrand depuis dix-sept a reçu un service régulier de librairie, gracieusement adressé par les éditeurs, qui lui a permis de constituer une bibliothèque assez nombreuse. Maintenant que la maladie et les voyages l'empêchent d'en jouir il songe à en faire profiter le parti libéral à l'intention duquel ces ouvrages lui étaient adressés.

Mais c'est fort bien cela et nous ne voyons pas

ce qui pu provoquer chez nos confrères une telle levée de boucliers ?

Car il y a eu un tapage épouvantable chez ces bons bleus.

Le *Monde* s'écriait le lendemain :

Avant de jeter son chapeau en l'air, d'esquisser un pas de cancan et de crier de sa voix de crécelle son "hip-hip hurra !" M. Honorius Beaugrand, en homme pratique qui ne se laisse pas emballer comme un vulgaire badaud, comme un jobard, voulait savoir si le nouveau gouvernement était digne d'amour ou de haine.

Après quelques jours passés en entrevues, en négociations, en pourparlers, notre Canadien errant a fini par trouver qu'après tout le gouvernement Laurier serait digne d'un peu d'amour et il a lancé son petit cri grêle.

Il a évidemment reçu des explications qui l'ont satisfait, du moins dans une certaine mesure.

M. Beaugrand laisse entrevoir les grandes lignes de son plan d'attaque. L'Institut Canadien renaitra de ses cendres ; il aura sa bibliothèque dont Voltaire et Jean-Jacques Rousseau feront le plus bel ornement. Ceux qui voudront lire y puiseront les idées nouvelles, les vraies idées libérales, celles que professe ouvertement M. Beaugrand, tandis que les autres chefs rouges les dissimulent encore prudemment.

Et comme on pourrait trouver cette lecture trop peu attrayante, il y aura des conférences et des cours, dans lesquels on inculquera aux Canadiens-français les vrais principes de la révolution et du libéralisme : c'est tout un.

Mais c'est assez dégoisé pour le moment Le grand Honorius "réserve pour plus tard les détails de cette affaire qui serait fondée sur les bases les plus larges et les plus solides."

Le F... Lemmi serait-il donc vraiment, comme on l'assure, décidé à faire beau, grand, en Canada ? Ouff ! .

La *Minerve* faisait chorus en disant :

M. Beaugrand, franc-maçon très avancé, est un doctrinaire.

Le règne de Mercier, qui fut une débauche épouvantable, n'eut pour lui aucune signification car après tout Mercier, fut et resta catholique convaincu. Mercier ne fut jamais de l'école libérale de l'"Avenir", du "Pays" et de l'Institut Canadien ; aussi, la *Patrie* lui battit froid et ne l'accepta jamais. Il n'en va pas de même de la victoire de M. Laurier, que M. Beaugrand regarda

de et proclame comme un échec définitif à l'influence du clergé. C'est pour perpétuer cette victoire, c'est pour concentrer toutes ces énergies libérales éparpillées, c'est pour leur donner un foyer et un asile en permanence, qu'il se propose de ressusciter l'ancien Institut Canadien, avec sa bibliothèque libre, avec ses chaires d'enseignement indépendant, avec toutes ses doctrines philosophiques et religieuses.

Il a cru, non sans raison, qu'une pareille institution était le couronnement naturel et logique de la situation des esprits, du moins dans les grandes villes de la province ; et pendant que les autres se disputent les fruits matériels de la victoire, M. Beaugrand se prépare, lui, à asseoir dans les idées le règne permanent du libéralisme.

Il voit de plus haut et plus loin que ceux qui n'aperçoivent dans la journée du 23 juin qu'un simple changement de ministère.

La franc-maçonnerie française a les yeux sur le Canada français, et M. Beaugrand est retourné en hâte lui dire que l'heure est venue d'agir.

Le parti libéral de 1854 avait effrayé la population par le ton de ses journaux officiels et par la création d'un Institut qui dut être condamné publiquement par l'autorité ecclésiastique. M. Laurier vit le danger, et changa de tactique. Il a réussi au point que les idées libérales se trouvent aujourd'hui implantées dans les masses et que la résurrection de l'Institut Canadien devra répondre à un besoin qui existe, à un ralliement qui s'impose.

Le voyage si extraordinaire de M. Beaugrand s'explique ainsi le plus naturellement du monde.

Pendant que la "Touraine" emporte vers Rome un évêque canadien, persécuté, bafoué, abandonné dans ses luttes suprêmes pour sauver l'enfance des écoles sans Dieu, un évêque qui s'en va chercher au tombeau du Prince des Apôtres le courage, la lumière et la force—le même vapeur ramène à Paris un autre Canadien dont la mission signifie la politique sans Dieu, le pouvoir civil sans frein, la liberté sans bornes, le domaine de la pure raison substitué à la religion du Christ.

Il n'est pas jusqu'au *Journal de Waterloo* qui ne soit entré aussi en danse, en disant :

Eh bien ! M. Beaugrand, vous avez la berlue. Votre cerveau surchauffé sur le pavé de Paris vous fait mal apprécier les choses, si vous pensez que notre catholique population s'est révoltée

contre son clergé. Et vous, *petit parisien*, vous insultez les Canadiens-Français quand vous leur prêtez des sentiments si pervers. Eussiez-vous le courage de venir répéter de telles paroles sur aucun perron d'église dans cette province, que vous vous verriez empoigné au chignon du cou par quelque bon gaillard, rouge ou bleu, qui vous en ferait descendre les degrés encore plus vite que vous en avez mis à escalader ceux des loges maçonniques.

C'est vrai que M. Beaugrand trouve que la jeunesse ne puise pas ici la doctrine qui lui plaît ; c'est pourquoi nous le voyons soupirer après l'introduction, dans notre pays, de cette morale et de cette sèche philosophie qui crée des *pétroleuses* et rend habiles dans l'art d'ériger des barricades, comme l'est M. Pacaud dans celui d'élever des barrières officielles.

C'est cela, M. Beaugrand ! Vous n'avez pu vous faire croire vous-même sur parole par les Canadiens-Français ; allez parmi les vôtres, à Paris, et revenez avec sept plus méchants que vous. Amenez-nous vos grands rhéteurs payés à tant la brasse pour endoctriner les Canadiens que vous prétendez trop ignorants pour s'éclairer eux-mêmes ; laissez-nous voir ces fameux docteurs avec leurs gros livres qui contiennent votre nouvel évangile Armés seulement de notre petit catéchisme, nous sommes prêts à les rencontrer, eux et leurs bouquins ; fils unis de l'Eglise et patriotes dans le bon sens du mot, nous ne craignons pas les affiliés de Lemmi et les fils de Voltaire. Vous trouverez les Canadiens-Français amis de l'ordre, attachés à leur clergé, et fidèles à leurs convictions religieuses.

Le voilà bien l'esprit pitoyable de ces bourgeois intellectuels gavés d'ignorantisme.

Aussitôt qu'on parle d'instruire le peuple, de l'éclaircir, tous ces grands prêtres de l'ignorance se soulèvent et cherchent dans leur arsenal les injures les plus noires et les plus provocantes.

Le mot bibliothèque met en branle toutes ces taupes effrayées de la lumière.

Mais patience, le temps approche où nous triompherons.

L'offre de M. Beaugrand est trop louable pour n'être pas acceptée avec joie.

Que beaucoup d'autres l'imitent.

La création d'une bibliothèque publique et libre, s'impose et les anathèmes du *Monde*, de la *Minerve* et même du *Journal de Waterloo* n'empêcheront pas l'idée de triompher.

MAGISTER.

## Encore l'ex-V.R.U.L.M.

### L'AFFAIRE SE CORSE

Nous n'en avons pas fini avec notre ex-V.R.U.L.M., que M. Jeannotte a remis sur le tapis.

Voici maintenant qu'il demande une enquête devant l'archevêque.

Nous disons qu'il demande ; c'est par euphémisme, car on peut juger de suite qu'il commande.

Voici sa lettre à l'archevêque :

Comme personne mieux que vous, Monseigneur, peut juger si je vous ai désobéi ou ai contrecarré vos ens ignements, je demande que, pour examiner les accusations portées contre moi, une enquête soit instituée devant vous-même

Je demande qu'à cette enquête M. Jeannotte soit convoqué et sommé de paraître, dans le but d'y faire sa preuve ; que les témoignages y soient donnés et reçus sous serment, et que la dite enquête soit suivie d'un jugement sur les faits, lequel serait rendu public, comme publique a été l'accusation.

En même temps, je vous donne avis que M. C. A. Geoffrion est mon avocat dans cette affaire.

Espérant qu'il vous sera possible de vous rendre à mon instaute demande, je demeure, dans les sentiments du plus profond respect, de Votre grandeur, Monseigneur, le très humble et très dévoué serviteur.

J. B PROULX, *Ptre.*

Voilà qui est catégorique, hein ! nous allons en voir de belles.

Ce qui nous intéresse dans toute cette chicane, c'est surtout un des points en litige.

M. Jeannette dit dans une de ses lettres :

"Tous nos évêques de la Province de Québec ont publié un mandement en faveur des conservateurs. Ceci est un fait admis par tous les curés, moins quelques rares exceptions, telles que M. le curé de St-Lin, dont l'humilité ne va pas plus loin qu'à se croire plus que tous les évêques du Canada."

Et dans une autre :

"Vous avez dit à vos paroissiens de ne pas s'occuper des sermons et des écrits des évêques, quand vous deviez savoir qu'il donnait la

véritable interprétation du mandement. Vous les avisiez de suivre le mandement, auquel vous donniez une interprétation mauvaise et erronée en vantant les chefs libéraux et en demandant à vos paroissiens de voter pour eux.

Ainsi, il est affirmé :

1<sup>o</sup> Que les évêques ont publié un mandement *en faveur des conservateurs* ;

2<sup>o</sup> Que c'était une interprétation mauvaise du mandement de *faire l'éloge des chefs libéraux*.

Ces deux points demandent à être élucidés pour se rendre bien compte de la portée du verdict du 23.

Les cléricaux nient que les évêques aient été battus, et qu'ils ne se soient pas rangés du côté des conservateurs.

Nous allons avoir dans cette enquête la vraie signification du mandement.

On verra donc enfin ce que voulaient dire ces Messieurs ?

CATHOLIQUE.

## SUITE

Depuis que ce qui précède a été écrit, il s'est passé du nouveau. Les premières lettres laissaient subsister les doutes suivants que nous avions énoncés :

1o. M. l'abbé Proulx a-t-il reçu de M. Marion \$1500 ?

2o. A-t-il remis ces \$1500 à M. Gauthier ?

3o. A-t-il ensuite rapporté \$750 à M. Marion ?

4o. Cette transaction avait-elle pour objet la retraite de M. Gauthier ?

Les deuxièmes lettres citées plus haut mettaient en doute deux autres questions.

5o. Les évêques ont-ils publié un mandement *en faveur des conservateurs* ?

6o. Était-ce une interprétation mauvaise du mandement de *faire l'éloge des chefs libéraux*.

Nous étions dans l'expectative, et les révélations que attendions nous semblaient être d'un intérêt majeur pour tous les intéressés, y compris cet excellent abbé.

Eh bien, il paraît que nous ne saurons rien de tout cela car l'archevêque vient de poser le

boisseau sur toutes ces questions par la lettre suivante.

Montréal, 27 juillet, 1896.

Monsieur J. B. Proulx, Ch. H.,  
Curé de Saint-Liu.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 25 courant, par laquelle vous demandez une enquête pour examiner certaines accusations portées contre vous dans les journaux, au sujet de votre subordination et de votre obéissance à votre archevêque, pendant les dernières élections, je dois vous déclarer qu'une telle enquête me paraît parfaitement inutile, parce que ma lettre en date du 14 courant, c'est-à-dire depuis que les élections ont eu lieu, vous justifie de ces accusations et d'autres du même genre.

Votre dévoué serviteur,

(Signé) ED-CHS. Arch. de Montréal.

Cette lettre est un des jolis chefs-d'œuvre d'abrutissement qui éclosent de temps à autre dans notre palais archi-épiscopal.

"C'est le moment de nous montrer, cachons-nous, s'écriait Bilboquet et s'écrient avec lui les braves à trois poils de l'entourage de Mgr Fabre."

Aristote disait qu'il est de la nature des questions de rester des questions.

Il nous semble bien que c'est là le sort de celles que nous avons posées.

En attendant M. Jeannotte se regimbe ainsi contre le coup d'éteignoir archiépiscopal :

Montréal, 29 juillet 1896

A Sa Grandeur Edouard Charles Fabre, Archevêque de Montréal

Monseigneur,—

Comme bon catholique je me soumetts avec sincérité de cœur à la lettre adressée au révérend M. Proulx, curé de St-Lin, dans laquelle Votre Grandeur justifie la conduite de ce dernier, lors des élections de juin.

J'avais écrit 1<sup>o</sup> Que M. le curé Proulx avait donné une mauvaise interprétation au mandement en vantant les chefs libéraux et en conseillant publiquement à ses paroissiens de voter contrairement aux désirs de l'Épiscopat tout entier. 2<sup>o</sup> Qu'il avait désobéi à son évêque en ne se conformant pas à la lettre épiscopale accompagnant le mandement.

Maintenant je dois comprendre que j'ai mal



## ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

Nous avons souvent eu l'occasion de citer avec satisfaction les occasions nombreuses où catholiques et protestants font trêve de leurs chicanes dogmatiques pour s'associer à des communs mouvements de reconnaissance ou de respect.

Ces allusions nous ont toujours valu de la part de la presse castor insultes et objurgations, mais nous ne nous arrêtons pas pour si peu de chose ; les petits pétards des Tardivel au grand ou au petit pied ne nous émeuvent pas.

La catastrophe du *Drummond Castle* naufragé sur les rocs des îles d'Ouessant, a donné lieu à de touchantes démonstrations d'unité chrétienne qui frappent plus que toutes les sermonades de la *Vérité*.

Plus de cent cadavres anglais et protestants ont été recueillis par les pêcheurs bretons qui avaient à leur tête leur brave curé, M. Lejeune.

Celui-ci a célébré un service pour les naufragés protestants dans l'église catholique de l'île Molène et a enterré ces protestants dans le cimetière catholique.

Un Tardivel quelconque qui nous reprochait il n'y a pas si longtemps, d'avoir assisté aux funérailles de sir J. J. C. Abbott aurait préféré sans doute laisser ces malheureux en pâture aux homards ou aux pieuvres de la côte.

Heureusement, tous les catholiques ne comprennent pas ainsi leurs devoirs.

Aussi le curé de Molène a-t-il été l'objet de plus chaleureuses démonstrations de la part de toutes les autorités religieuses ou civiles d'Angleterre.

L'archevêque de Cantorbéry lui a adressé une lettre autographe à faire dresser les cheveux sur la tête de nos bons castors.

De plus, la *Shipwrecked Mariners' Society*, dans sa cinquante-septième réunion annuelle tenue le 25 juin sous la présidence du comte de Dunraven, a adopté la résolution suivante :

"Que cette assemblée désire exprimer sa cordiale appréciation de l'humanité et de la bienfaisance dont ont fait preuve les habitants de l'île Molène lors du naufrage du *Drummond*

*Castle*, et que copie de cette résolution soit envoyée au curé de Molène."

Le curé de Molène a répondu par la lettre suivante pleine de dignité et de bonté.

Ile Molène, 30 juin 1896.

Bien cher M. GERALD R MAUDE,

Grand merci pour votre bonté, grand merci pour vos éloges que je n'ai pas mérités. Grand merci pour les lettres et les nombreux journaux que je reçois chaque jour de la part de ces bons anglais.

Veillez dire par les journaux que je prends une large part à la douleur des parents de ces malheureuses victimes de la mer, et que je ne ne les oublie pas dans mes prières. Je regrette de ne savoir pas l'anglais ; si je l'avais su, j'aurais répondu à toutes les lettres que je reçois de l'Angleterre ; mais je vais commencer par apprendre cette langue afin de pouvoir vous dire combien j'aime les anglais et m'intéresse à eux.

Veillez agréer mes sentiments les plus respectueux et dévoués en N. S. Jésus-Christ.

G. LEJEUNE, Curé.

Décidemment la religion comprise comme cela a plus d'attrait qu'à la mode des Laflèche.

MODERNE.

## NAIVE CONSOLATION

Nos feuilles religieuses, comme leurs congénères bien pensantes, dénotent une telle absence de sincérité et de convictions dans leurs actes comme dans leur conduite, qu'il n'est pas nécessaire de chercher autre part le peu de confiance dont elles jouissent, malgré tout, dans le public.

Leur faiblesse se trahit dans leurs moindres mouvements.

Ainsi, nous avons signalé dans le temps l'interdiction dont fut l'objet un écrit stupide d'un curé quelconque, intitulé *Le Grand Coup*, et destiné à jeter le trouble dans les esprits et à provoquer de pieuses aumônes en annonçant la fin du monde.

Nous avons ri de cette vulgaire spéculation de *mercanti* ecclésiastiques, et nous avons enregistré sa condamnation avec des éloges, croyons-nous, pour ceux qui l'avaient édictée.

Mais hélas ! les compliments étaient de trop.

La répudiation ne venait que des lèvres, et il restait des doutes puissants dans l'esprit des éducateurs du peuple, doutes qui se font jour maintenant.

Nos augures épiscopaux n'étaient pas sûrs que *Le Grand Coup* fût une grande blague, et, en dépit de leur condamnation, on tremblait dans les sacristies que ce farceur eût raison, et qu'il fût bientôt nécessaire d'abandonner les jouissances terrestres : joyeux presbytères et plantureuses paroissiennes.

La *Semaine Religieuse* de Québec se fait en ces termes l'écho de ces doutes.

Voici le récent souvenir qu'elle donne en son dernier numéro au *Grand Coup* ?

" Il est paru, l'année dernière, une brochure intitulée *Le Grand Coup*, et annonçant la fin du monde pour le 1er septembre prochain. Soyez sûrs que ce jour ne verra rien d'extraordinaire sur la machine ronde."

Ainsi, il y avait donc, dans la clientèle de la *Semaine Religieuse*, des gens qui y croyaient, à cette immense blague !

Au sein de quelles vastes intelligences se recrute le personnel des lecteurs de nos Semaines Religieuses !

TRISTAN.

## SUR LE POUCE UNE VOCATION

Au cinquième étage d'une vaste maison de la rue de Flandre, le hère Torpion, doyen des zingueurs de la Villette, est assis vêtu de sa veste d'azur, et tout en dégustant une tasse de chicorée, il fume avec recueillement son petit brûle-gueule phocéén.

Devant lui, son fils Julot, dit le Rouquin, roule paisiblement une cigarette, les yeux fixés sur l'extrême pointe de ses robustes croquenots.

Fils ! dit le vieil artisan, en promenant une main calleuse sur son menton hérissé de poils roides, voici que bientôt vous allez marcher sur vos seize ans. Il serait temps de choisir un

métier. Que désirez-vous faire ? Voulez-vous être zingueur, comme votre père, et vous exercer au maniement des soudures ?

— Sur les toits ? Non, j'aurais le vertige, répond Julot. Merci bien ! je ne veux pas être plombier !

— Fiston, reprend le vieux dab, vous plairait-il d'élever des monuments ? Avec la truelle et le mortier, la brique et le sentiment de la perpendiculaire, on fait, vous le savez, de fort belles maisons.

— Je ne suis pas Limousin, répond Julot, je ne veux pas être maçon

— Que diriez-vous alors d'une joyeuse varlope que, du matin au soir, vous feriez glisser sur les planches enbaumées du chêne ou du sapin ? Vous auriez plus tard la joie de voir grouiller parmi les blancs copeaux votre aimable progéniture . . .

— Excusez, papa, murmure Julot, le bruit de la scie me fait mal aux dents. Je ne suis pas né pour la menuiserie.

— Quoi de plus gai, poursuit le vieux, quoi de plus gai que le chant du marteau sur l'enclume ? C'est comme un carillon de fête ! Quoi de plus réjouissant que les étincelles qui s'envolent, semblables à des mouches d'or, vers les poutres enfumées de l'atelier ? A l'instar de celui que célèbre la chanson, c'est pour la paix que votre marteau travaillerait, et vous ne forgeriez le fer que pour l'humanité !

— C'est trop dur pour moi, dit Julot, je ne veux pas être forgeron.

— Coiffé du chapeau melon, et paré du faux-col, désirez-vous être commis ?

— Non.

— Cocher ?

— Macache !

— Charcutier ?

— Non plus !

— . . .

— Non ! non ! déclare Julot, je ne veux rien être de tout cela. Mon rêve serait d'apprendre simplement l'état d'astronome. C'est un bon métier, ça ! Tout le jour, on se repose. — La nuit on n'a qu'à se coucher sur le dos et qu'à regarder les étoiles.

GEORGES AURIOL.

## LE "SCIENTIFIC AMERICAN"

Un journal qui célèbre ses noces d'or est un fait assez rare pour qu'il mérite d'être spécialement signalé. C'est le cas du *Scientific American* de New-York. A cette occasion, les éditeurs viennent de publier un splendide numéro anniversaire, dont la richesse artistique est rehaussée par de nombreuses illustrations, et qui comprend une très intéressante revue du progrès fait, durant le récent demi-siècle, dans les arts et les sciences. On peut se rendre compte, à la lecture de ce numéro, des développements de la navigation à vapeur, des chemins de fer, du télégraphe et du téléphone, de l'imprimerie, du bicycle comme de la moissonneuse. Vous pouvez aussi y voir les portraits et y lire les esquisses biographiques des inventeurs célèbres et des héros de la science. Le progrès de l'invention, au cours des cinquante dernières années, est le thème d'un essai parfaitement réussi, qui a valu la palme littéraire à son auteur.

Le prix de ce numéro-anniversaire est de 10 cents.

## POUR LES PARENTS

Parents, veillez bien sur vos jeunes enfants. Ces pauvres chérubins sont si frêles, si délicats, pendant les premières années de l'enfance vu'un souffle suffit pour les ravir à votre affection. Leur poitrine est si faible qu'un léger refroidissement amène vite chez eux de graves complications. Dès qu'ils toussent, dès que leur petite poitrine est oppressée, congestionnée, donnez leur de temps en temps une demi cuillerée à thé de BAUME RHUMAL et vous verrez le mal disparaître bientôt. Seulement 25c partout

Nos abonnés qui recevront leur facture d'abonnement par le prochain courrier sont priés de nous adresser ce petit montant sans retard. Par ces temps de canicule, nous savons qu'il est dur de faire le moindre effort, mais ceux qui se rendront à notre demande n'auront que plus de mérite et sont assurés d'avance de toute notre reconnaissance.

## PREMIER SYMPTOME

Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de BAUME RHUMAL au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr et sans rival. 25c. la bouteille.

## LA PAROLE EN PUBLIC

Notre confrère de New-York, le *Courrier de France*, publie un très bon article sur ce sujet plein d'intérêt pour notre génération de jeunes rhéteurs, et nous nous faisons un plaisir de le reproduire ici :

Parler en public est une chose très redoutable ou très simple, selon les tempéraments. Il est des écrivains illustres à qui la faculté d'improvisation oratoire est refusée. "Je n'ai jamais pu dire dix mots devant dix personnes", déclarait M. Edmond de Goncourt, pour s'excuser de ne pas répondre, comme il eût voulu le faire, aux amis qui le fétaient en un banquet organisé en son honneur. Pour certains (demandez à quelques Méridionaux) qui seraient incapables d'écrire une page intéressante, ils parlent, au contraire, avec tant de verve et d'entrain qu'ils réussissent à faire un moment illusion sur la valeur de ce qu'ils disent.

La parole est un don. Quelques orateurs renommés ont cependant réussi à l'acquérir à force de volonté, à suppléer, par l'étude, à l'instinct qui leur faisait défaut.

Le phénomène est bien curieux, quand on y songe, qui permet instantanément à la pensée de se traduire en paroles, en une suite d'opérations, que leur rapidité ne laisse pas suivre. Quand elles aboutissent à ce qu'on appelle l'éloquence, ce phénomène est admirable. Et rien égale-t-il, en effet, cette action d'un homme sur une foule qu'il émeut, convainc, passionne, bouleverse, qu'il retourne à son gré ?

Mais la véritable éloquence est rare. Il est encore fort estimable d'exposer clairement ses idées, de défendre honorablement une opinion, d'arriver seulement à se faire écouter. Il n'y a pas encore tant de gens qui possèdent cette faculté !

Le mécanisme de la parole a tenté tour à tour les psychologues et les physiologistes. Charcot divisait les orateurs en "auditifs", en "visuels" et en "moteurs".

Les "auditifs" ne pensent qu'avec des images acoustiques, verbales ; en un mot, ils entendent

une sorte de démon intérieur parler leur pensée.

Les "visuels" voient les mots écrits devant leurs yeux, qui leur apparaissent comme tracés sur un tableau de leur propre écriture ou comme des caractères imprimés.

Les "moteurs" semblent jouer sur un piano dont ils font fonctionner les touches.

"Ce que nous parlons, disait Montaigne, il faut que nous le parlions premièrement à nous et que nous le faisons sonner en dedans de nos oreilles avant de l'envoyer aux étrangères." Chez eux, la pensée n'est jamais qu'une parole retenue. Ils ont, comme on dit, le mot sur le bout de la langue.

Ce sont là des distinctions théoriques, d'ailleurs, car il arrive le plus fréquemment que, chez un même orateur, ces différents modes se mêlent et se confondent.

Un avocat, très curieux de cette psychologie de la parole, M. Maurice Ajam, s'est plu à une qui ne manque pas d'intérêt.

Il a demandé à un certain nombre d'hommes qui, par métier, par habitude, parlent en public comment ils arrivent à parler, et quel travail mental précède chez eux l'expression orale.

Avec une discrétion singulièrement rare chez un enquêteur, M. Ajam s'est borné à désigner par des initiales les noms de ceux qui lui ont répondu. C'est un peu dommage. Mais il n'était poussé que par une curiosité toute scientifique et ne se souciait pas de révélations piquantes.

A la vérité il a obtenu des réponses qui rendaient les classifications difficiles, et, en effet, autant d'individus, autant, à ce qu'il semble, de systèmes. Quelques-uns, dont la parole fait autorité, ont même avoué qu'ils ne se rendaient pas encore bien compte de ce qui se passait en eux en parlant.

L'un recommande la préparation écrite du discours. Un autre constate en lui une double personnalité; cependant qu'il parle, développant les arguments qu'il a médités, il s'entend parler, se critique, et c'est son supplice, précisément, que de pouvoir s'observer ainsi. Un autre déclare que, sous l'influence d'une émotion, il parle avec volubilité, presque inconsciemment. Un autre apprend par cœur exordes et conclusions, ou un morceau fondamental encore, et laisse le reste au hasard.

Nombreux sont ceux qui confessent que, même après une longue pratique de la parole, ils éprouvent, en commençant un discours, une sensation d'angoisse. "Je n'ai jamais pu aborder la parole en public, dit un conférencier, sans un véritable malaise physique, bouche sèche, gorge serrée, mains moites. Il me semble que j'ai la

tête vide quand j'ouvre la bouche pour articuler mon premier mot, et je m'étonne du son de ma propre voix, comme si j'entendais un étranger; mais une fois dans mon sujet, je redeviens maître de moi-même et je me sens aussi à l'aise que dans les conversations. Il m'arrive alors de suivre naturellement des idées complètement étrangères à mon sujet. J'analyse les impressions de l'auditoire, je remarque les particularités physiques ou d'habillement de tel ou tel auditeur. Et cependant, jusqu'au bout, je me fais l'effet à moi-même d'un homme qui rêve, qui n'est pas lui. . . ."

Un autre voit, en parlant, l'image des objets, ne se souvient que par images. Il en est qui racontent que, au cours de l'émission de chaque phrase, ils pensent en même temps à la phrase qui va suivre, ou qui expliquent comment, en parlant, un mot articulé éveille souvent une idée qu'ils n'avaient pas. Chez certains, la parole n'est que la transformation extérieure de pensées parfaitement arrêtées. "Quand j'ai à faire un discours du genre démonstratif, dit un autre, je m'essaie la veille à le faire tout haut: le lendemain, les mots et les idées viennent tout seuls. . ." Et Numa Roumestan ajouterait: "Quand je ne parle pas, je ne pense pas!"

On n'en finirait plus si on voulait résumer toutes ces confessions d'orateurs. Quant à M. Ajam, après avoir recueilli tant d'impressions diverses, il formule des idées personnelles. . . sans prétendre, naturellement, les imposer sur la meilleure façon de se préparer à l'art de la parole.

Il repousse la préparation écrite: il faut se forcer à improviser et à s'entraîner en se contraignant chaque jour, seul à seul avec soi, à parler d'abondance sur un lieu commun quelconque, sans perdre de temps à chercher un mot; mieux vaut une impropreté, un barbarisme qu'un arrêt dans le débit. On apprend à improviser par des actes réitérés.

Quand on se croit assez sûr de soi (après de longs exercices de dicton indispensables) pour se hasarder de parler en public, il faut méditer fortement son sujet, de façon à ce que chaque idée ait ses contours fortement dessinés. La fixation des images qui formeront le discours sera d'autant meilleure que l'effort pour les fixer aura été plus tenace. Avant de parler, écoutez parler, emplissez vos oreilles de belles périodes, enrichissez votre mémoire d'expressions choisies, de formules concises; rappelez-vous que l'esprit humain se nourrit d'imitation.

FEUILLETON

## R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VII

C'était le cortège des solennités anciennes, la croix et le glaive, la garde suisse en grande tenue, les valets en simarre écarlate, les chevaliers de cape et d'épée en costumes Henri II, les chanoines en rochet de dentelle, les chefs des communautés religieuses, les protonotaires apostoliques, les archevêques et évêques, toute la cour pontificale en soie violette, les cardinaux en *cappa magna* drapés de pourpre, marchant deux à deux, largement espacés, solennellement. Enfin, autour de Sa Sainteté, se groupaient les officiers de sa maison militaire, les prélats de l'antichambre secrète, monseigneur le majordome, monseigneur le maître de chambre, et tous les hauts dignitaires du Vatican, et le prince romain assistant au trône, le traditionnel et symbolique défenseur de l'Eglise. Sur la chaise gestatoire, que les *flabelli* abritaient des hautes plumes triomphales et que balançaient les porteurs, aux tuniques rouges brodées de soie, Sa Sainteté était revêtue des vêtements sacrés qu'elle avait mis dans la chapelle du Saint-Sacrement, l'amiet, l'aube, l'étole, la chasuble blanche et la mitre blanche, enrichies d'or, deux cadeaux qui venaient de France, d'une somptuosité extraordinaire. Et, à son approche, les mains se levaient, battaient plus fort, dans les ondes de vivant soleil qui tombaient des fenêtres.

Pierre eut alors une impression nouvelle de Léon III. Ce n'était plus le vieillard familial, las et curieux, se promenant au bras d'un prélat bavard dans le plus beau jardin du monde. Ce n'était même plus le Saint-Père en pèlerine rouge et en bonnet papal, recevant paternellement un pèlerinage qui lui apportait une fortune. C'était le Souverain Pontife, le Maître tout-puissant, le Dieu que la chrétienté adorait. Comme dans une chasse d'orfèvrerie, son mince corps de cire semblait s'être raidi dans son vêtement blanc, lourd de broderies d'or ; et il gardait une immobilité hiératique et hautaine, telle qu'une idole desséchée, dorée depuis des siècles, parmi la fumée des sacrifices. Les yeux seuls vivaient, au milieu de la rigidité morte du visage, des yeux de diamant noir et étincelant, fixés au loin, hors de la terre, à l'infini. Il n'eut pas un regard pour la foule, il n'abaissa les yeux ni à droite ni à gauche, resté en plein ciel ignorant ce qui se passait à ses pieds. Et cette idole ainsi promenée, comme embaumée, sourde et aveugle, malgré l'éclat de ses yeux, au milieu de cette foule frénétique qu'elle paraissait n'entendre, ni ne voir, prenait une majesté redoutable, une inquiétante grandeur, toute la raideur du dogme, toute l'immobilité de la tradition, exhumée avec ses bandelettes, qui, seules, la tenaient debout. Cependant, Pierre crut s'apercevoir que le pape était souffrant, fatigué, sans doute cet accès de fièvre dont

monsignor Nani lui avait parlé la veille, en glorifiant le courage, la grande âme de ce vieillard de quatre-vingt quatre ans, que la volonté de vivre faisait vivre dans la souveraineté de sa mission.

La cérémonie commença. Descendue de la chaise prestatoire à l'autel de la Confession, Sa Sainteté, lentement, célébra une messe basse, assisté de quatre prélats et du pro-préfet des cérémonies. Au lavabo, monseigneur le majordome et monseigneur le maître de chambre, que deux cardinaux accompagnaient, versèrent l'eau sur les augustes mains de l'officiant ; et, un peu avant l'élévation, tous les prélats de la cour pontificale, un cierge allumé à la main, virent s'agenouiller autour de l'autel. Ce fut un instant solennel les quarante mille fidèles, réunis là, frémissent, sentirent passer sur eux le vent terrible et délicieux de l'invisible, lorsque, pendant l'élévation, les clairons d'argent sonnèrent le fameux cheur des anges, qui, chaque fois, fait évanouir des femmes. Presque aussitôt, un chant aérien descendit du Dôme, de la galerie supérieure où se trouvaient cachés cent vingt choristes ; et ce fut un émerveillement, une extase, comme, si, à l'appel des clairons, les anges eux-mêmes eussent répondu. Les voix descendaient, volaient sous les voûtes, d'une légèreté de harpes célestes ; puis, elles s'évanouirent en un accord suave, elles remontèrent aux cieux avec un petit bruit d'ailes qui se perdit. Après la messe, Sa Sainteté encore debout à l'autel, entonna elle-même le *Te Deum*, que les chœurs de la chapelle Sixtine et les chœurs reprirent, chaque partie chantant un verset, alternativement. Mais bientôt l'assistance entière se joignit à eux, les quarante mille voix s'élevèrent, le chant et d'allégresse et de gloire s'épandit dans l'immense vaisseau avec un éclat incomparable. Alors, le spectacle fut vraiment d'une extraordinaire magnificence, cet autel surmonté du baldaquin fleuri, triomphal et doré du Bernin, entouré de la cour pontificale que les cierges allumés constellaient d'étoiles, ce Souverain Pontife au centre, rayonnant comme un astre dans sa chasuble d'or, devant les bancs des cardinaux de pourpre, des archevêques et des évêques de soie violette, ces tribunes où étincelaient les costumes officiels, les chamarrures des corps diplomatiques, les uniformes des officiers étrangers, cette foule fluant de partout, roulant une houle de têtes des plus lointaines profondeurs de la basilique. Et c'était les proportions demeurées de cela qui saisissaient, des nefs latérales où tout une paroisse pouvait s'entasser, des transepts vastes comme des églises de cités populeuse, un temple que des milliers et des milliers de dévots emplissaient à peine. Et l'hymne glorieuse de ce peuple devenait elle-même colossale, montait avec un souffle géant de tempête parmi les grands tombeaux de marbre, parmi les statues surhumaines, le long des colonnes gigantesques, jusqu'aux voûtes déroulant l'énormité de leur ciel de pierre, jusqu'au firmament de la coupole, où l'infini s'ouvrait, dans le resplendissement d'or des mosaïques.

Il y eut une longue rumeur, après le *Te Deum* pendant que Léon XIII, coiffant la tiare à la place de la mitre, échangeant la chasuble pour la chape pontificale, allait occuper son trône, sur l'estrade qui se dressait à l'entrée du transept de gauche. De là, il do-

minait toute l'assistance. Et de quel frisson celle-ci fut parcourue, comme sous un souffle venu de l'invisible, lorsqu'il se leva, après les prières du rituel ! Il apparut grandi, dans la triple couronne symbolique, dans la gaine d'or de la chape. Au milieu d'un brusque et profond silence, que troublaient seul le battement des cœurs, il leva le bras d'un geste noble, il donna lentement la bénédiction papale, d'une voix haute et forte qui semblait être en lui la voix de Dieu même, tellement elle surprenait au sortir de ces lèvres de cire, de ce corps exangue et sans vie. Et l'effet fut foudroyant des applaudissements de nouveau éclatèrent, dès que le cortège se reforma, pour s'en aller par où il était venu, une frénésie d'enthousiasme arrivée à un tel paroxysme, que, les battements de mains ne suffisant plus, des acclamations s'y mêlèrent, des cris qui gagnèrent peu à peu toute la foule. Cela commença près de la statue de Saint Pierre, dans un groupe ardent : "*Evviva il papa re ! evviva il papa re !* Vive le pape roi ! vive le pape roi !" Puis, sur le passage du cortège cela courut comme une flamme d'incendie, embrasant les cœurs de proche en proche, finissant par jaillir des milliers de bouches en une tonnante protestation contre le vol des Etats de l'Eglise. Toute la foi, tout l'amour des fidèles, surexités par le royal spectacle d'une si belle cérémonie, retournaient au rêve, au souhait du exaspéré du pape roi et pontife, maître des corps comme il était maître des âmes, souverain absolu de la terre. L'unique vérité était là, l'unique bonheur, l'unique salut. Qu'on lui donnât tout, l'humanité et le monde ! *Evviva il papa re ! evviva il papa re !* Vive le pape roi ! vive le pape roi !

Ah ! ce cri ! ce cri de guerre qui avait fait commettre tant de fautes et couler tant de sang, ce cri d'abandon et d'aveuglement dont les vœux réalisés aurait ramené les âges de souffrances ! le révolta Pierre, il le décida à quitter vivement la tribune où il se trouvait comme pour échapper à la contagion de l'idolâtrie. Puis, pendant que le cortège défilait toujours, il longea un moment la nef latérale de gauche, dans la bousculade, dans l'étourdissante clameur de la foule qui continuait ; et, désespérant de gagner la rue, voulant éviter la cohue de la sortie, il eut l'inspiration de profiter d'une porte ouverte, il se refugia dans le vestibule d'où montait l'escalier conduisant sur le dôme. Un sacristain, debout à cette porte, effaré et ravi de la manifestation, le regarda un instant, hésita à l'arrêter ; mais la vue de la soutane sans doute, et plus encore l'émotion profonde où il était, le rendirent tolérant. D'un geste, il laissa passer Pierre, qui, tout de suite, s'engagea dans l'escalier, monta rapidement pour fuir, aller plus haut, plus haut encore, dans la paix et le silence.

Et, brusquement, le silence devint profond, les murs étouffaient le cri, dont ils semblaient ne garder que le frémissement. C'était un escalier commode et claire, aux larges marches pavées, tournant dans une sorte de tourelle. Quand il déboucha sur les toitures des nefs, il eut une joie à rentrer dans le soleil clair, dans l'air pur et vif qui soufflait là, comme en rase campagne. Etonné, il parcourut des yeux cet immense développement de plomb, de zinc et de pierre, toute une cité aérienne, vivant de son existence propre

sous le ciel bleu. Il y voyait des dômes, des clochers, des terrasses, jusqu'à des maisons et à des jardins, les maisons égayées de fleurs des quelques ouvriers qui vivent à demeure sur la basilique, en continuel travaux d'entretien. Une petite population s'agite là, travaille, aime, mange et dort. Mais il voulut s'approcher de la balustrade, curieux d'examiner de près les colossales statues de Sauveur et des Apôtres, dont la façade est surmontée, au-dessus de la place Saint-Pierre, des géants de six mètres, sans cesse en réparation, dont les bras, les jambes, les têtes à demi-mangées par le grand air, ne tiennent plus qu'à l'aide de ciment, de barres et de crampons ; et, comme il se penchait pour jeter un coup d'œil sur l'entassement roux des toits du Vatican, il lui sembla que le cri qu'il fuyait s'élevait de la place. En hâte, il reprit son ascension, dans le pilier qui menait à la coupole. Ce fut un escalier d'abord, puis des couloirs étran­glés et obliques, des rampes coupées de quelques marches, entre les deux parois de la coupole double, l'intérieur et l'extérieure. Une première fois, curieusement, il poussa une porte, il rentra dans la basilique, à plus de soixante mètres du sol, sur une étroite galerie qui faisait le tour du dôme, juste au-dessus de la frise, où se lisait l'inscription : *Tu es Petrus et super hanc petram . . .*, en lettres de sept pieds haut ; et, s'étant accoudé pour regarder l'effroyable trou qui se creusait sous lui, avec des échappées profondes sur les transepts et sur les nefs, il reçut violemment au visage le cri, le cri délirant de la foule, dont le grouillement énorme, en bas, clamait toujours. Plus haut, une seconde fois il poussa une porte encore, il trouva une autre galerie, cette fois au-dessus des fenêtres, à la naissance des resplendissantes mosaïques, d'où la foule lui parut diminuée, reculée, perdue dans le vertige de l'abîme, au fond duquel les statues géantes, l'autel de la Confession, le baldaquin triomphal du Bernin, n'étaient plus que des joujoux ; et, pourtant, le cri, le cri d'idolâtrie et de guerre s'éleva de nouveau, le souffleta avec une rudesse d'ouragan, dont la course accroît la force. Il dut monter plus haut, monter toujours jusque sur la galerie extérieure de la lanterne, planant en plein ciel, pour cesser d'entendre.

Ce bain d'air et de soleil, ce bain d'infini, comme il y goûta d'abord un soulagement délicieux ! Au-dessus de lui, il n'y avait plus que la boule de bronze doré, dans laquelle sont montés des empereurs et des reines ainsi que l'attestent les inscriptions pompeuses des couloirs, la boule creuse, où la voix retentit en fracas de tonnerre, où retentissent tous les bruits de l'espace. Il était sorti du côté de l'abside, il plongea d'abord sur les jardins pontificaux, dont les massifs d'arbres, de cette hauteur, lui apparaissaient tels que des buissons, au ras du sol ; il reconstitua sa promenade récente, le vaste parterre semblable à un tapis de Smyrne, de couleur fanée, le grand bois d'un vert profond et glauque de mare dormante, le potager et la vigne, plus familiers, tenus avec soin.

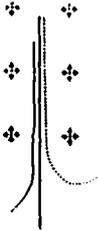
(A suivre)

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

**MARC SAUVALLÉ, Journaliste,**

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

**"LE SUN"**

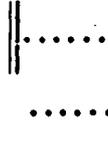


**Compagnie d'Assurance sur la  
Vie du Canada.**

**Siege Social, Montreal.**

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.



T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur oeuvre.

**Une Autre Raison**

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

**O. Leger,**

GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

**25 Cts**

ACHETENT UNE BOITE DE  
50 FEUILLES DE PAPIER ET  
DE 50 ENVELOPPES DE MEME  
QUALITE.

**"Clearbrook Vellum"**

LES MEILLEURES AU PAYS

**MORTON PHILLIPS & CIE,**

Montreal

**'North British & Mercantile'**

**CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE**

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banqu  
Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qu'il existe, offre à ses  
assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

**78 St.-François-Xavier, Montréal.**

Téléphone Bel. No. 310.

**GUSTAVE FAUTEUX,** AGENT POUR MONTRÉAL  
ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie  
Commerciale, (limitée), et publié par Aristo  
Filiale au No. 80 rue St-Gabriel,  
Montréal.

**LIBRAIRIE FRANCAISE**

**G. HUREL**

Spécialité de **1615 rue Notre-Dame**  
Publications Artis-  
tiques et Littéraires.  
Achat et vente de  
livres d'occasion...  
**MONTREAL**

**Arthur GLOBENSKY,**  
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

**J. A. DROUIN,**  
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place  
d'Armes, Chambres 315 et 316  
Téléphone 22 43

**MAPLE CARD  
&  
PAPER MILLS**



**FABRICANTS  
DE PAPIER.**

Moulin à Portneuf.

MONTRÉAL . . . . . QUE

**Wanted—An Idea** Who can think  
of some simple  
thing to patent?  
Protect your ideas; they may bring you wealth.  
Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attor-  
neys, Washington, D. C. for their \$1.00 prize offer  
and list of two hundred inventions wanted.



For information and free Handbook write to  
MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York.  
Oldest bureau for securing patents in America.  
Every patent taken out by us is brought before  
the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the  
world. Splendidly illustrated. No intelligent  
man should be without it. Weekly, \$3.00 a  
year; \$1.50 six months. Address: MUNN & CO.,  
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.



**ON RECEVRA** à ce bureau jusqu'à vendredi le 7  
Août, des soumissions cachetées, adressées au  
sousigné avec la suscription "Soumission pour Char-  
bon, Edifices Publics" pour la fourniture de charbon  
aux Edifices Publics, de l'Etat.

On pourra obtenir une formule de soumission, ainsi  
que toute information nécessaire en s'adressant à ce  
Bureau, le et après vendredi le 17 juillet.

Les soumissions devront être faites sur les formules  
imprimées qui seront fournies, et être signées par les  
soumissionnaires eux-mêmes; aucune autre ne sera  
prise en considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un  
chèque de banque accepté égal à cinq pour cent du  
montant qui y est mentionné, payable à l'ordre de  
l'Honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque  
sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer  
le contrat, après notification, ou s'il ne l'exécute pas  
intégralement; il sera remis, si la soumission n'est  
pas acceptée.

Le Département ne s'engage pas à accepter la plus  
basse ni aucune des soumissions.

Par ordre  
E. F. E. ROY, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, {  
Ottawa, 14 juillet 1896.